

Précis deleuzo-guattarien de l'étude des devenirs Fabien Dumais



Note : Ce texte a été écrit en 2017 et publié en 2021, avant que ça en devienne ridicule. J'ai longtemps cherché à le publier dans une revue, sans succès. Je crois pourtant qu'il doit être disponible publiquement, pour celles et ceux qui y verraient un intérêt ou une source d'éclaircissement à une œuvre difficile d'accès. Je ne prétends pas en donner une version vulgarisée, mais plutôt à en proposer une certaine organisation, différente, présentée aux personnes s'intéressant à l'épistémologie, à la philosophie des sciences d'un point de vue strictement conceptuel (et non historique), sans exemples. Comme je viens des études en communication, j'ai ajouté quelques réflexions ayant comme public cible les chercheur.ses œuvrant dans ce champ d'études. C'est aussi une ponction très partielle d'un raisonnement beaucoup plus large que j'ai eu l'occasion d'écrire dans la deuxième moitié de ma thèse, retravaillée et rendue disponible gratuitement sous la forme d'un essai dont le titre est « Le renversement de la communication. Vers une philosophie de l'immanence » (2015). Enfin, j'ai féminisé le texte, mais peut-être que j'ai oublié certaines occurrences du masculin générique. En souhaitant que cet article trouve écho chez quelques humain.es.

S'il n'est pas encore courant, du moins en communication, d'évoquer l'« étude des devenirs » comme une manière légitime de faire de la recherche, il est néanmoins assez commun de voir poindre les noms de Gilles Deleuze et Félix Guattari, auteurs dont on peut dire qu'ils ont rendu saillante l'importance d'étudier les « devenirs ». Sans en faire une apologie mystique, sans les brandir comme des épouvantails ou ridiculiser de manière péremptoire l'apport de leur réflexion (en invoquant le caractère hermétique de leurs propos), comment peut-on en faire autre chose qu'un discours d'initiés ? Que faut-il savoir à tout le moins, sur le plan conceptuel et méthodologique, pour acquérir un regard général permettant d'appréhender la recherche dans une telle perspective ? Peut-on arriver à « étudier les devenirs », comme si c'était une approche reconnue et suffisamment institutionnalisée pour en faire une avenue de recherche à proposer aux étudiant.es ? Le but du présent article n'est pourtant pas d'en arriver de manière présomptueuse à effectuer une fois pour toutes ce saut qualitatif. Il me semble néanmoins opportun de partager à un public intéressé, mais pas pour autant nécessairement à des spécialistes, philosophes ou exégètes, l'état de notre réflexion.

Évidemment, Deleuze et Guattari ne sont pas les seul.es auteur.trices qui pourraient ou même devraient être ici évoqué.es, si l'on voulait faire une présentation historique de l'apparition graduelle de cette perspective de recherche. Le concept philosophique de « devenir » a bien sûr été défini différemment selon les systèmes de pensée qui, au moins depuis Héraclite, ont ontologiquement problématisé ce qui demeure (est) et ce qui change (devient). Il n'est pourtant pas question ici d'en faire l'histoire ou encore la généalogie, mais seulement de rendre compte de certains aspects de l'image de la pensée qui ressort de la réflexion deleuzo-guattarienne sur ce sujet, afin de donner des outils conceptuels appropriables pour celles et ceux qui voudraient opérationnaliser un tel cadre théorique. Il ne s'agit pas non plus d'une introduction à leurs écrits, mais plutôt une présentation d'une certaine manière d'approcher la recherche, de comprendre ce que cela implique de poser un regard de « type » deleuzo-guattarien sur l'activité de recherche.

Bien entendu, il y a eu de nombreux travaux, notamment aux États-Unis, concernant l'intégration toujours plus importante de cette perspective de recherche (sur le *becoming*), surtout dans les *cultural studies* et les études médiatiques. Les travaux de John Macgregor Wise sont à ce titre particulièrement éclairants. Or, si l'apport des études américaines est indéniable et que le Québec est à la croisée des chemins entre les recherches francophones et anglophones, qu'on nous permette ici d'arbitrairement revenir en arrière de quelques années pour montrer qu'il y a déjà dans les écrits de Deleuze et Guattari, ainsi que dans les travaux français de l'épistémologue Isabelle Stengers et du sociologue Philippe Zarifian (et d'autres que nous citons sporadiquement), tout un appareillage formant un guide dont on voudra ici synthétiser les grandes lignes en quelques pages. Il s'agira alors dans cet article de modestement contribuer à expliciter quelques bases théoriques (logique, phénoménologique, ontologique, normative) et méthodologiques (*ethos* du/de la chercheur.se, position et aspects techniques de l'observation, rapport aux signes à repérer et à interpréter) pour faire de l'étude des devenirs une manière de faire de la recherche.

Dans ce qui suit, on postulera qu'il y a une dynamique tensive inhérente à la production du réel, selon une philosophie processuelle d'inspiration deleuzo-guattarienne (via notamment plusieurs de ses commentateur.trices), que l'on adopte ici comme point de départ pour fonder ce que l'on pourrait appeler l'étude des devenirs. Étudier des devenirs consiste dans ce cas à expérimenter ce qui se joue en deçà – ou mieux : ce qui insiste dans¹ – des formes actualisées du monde. La dynamique tensive se comprend de différentes manières, mais cela se fait toujours à partir de couples conceptuels mettant en scène une tension productrice du réel. Comme le souligne Anne Sauvagnargues, « Il ne s'agit pas d'opposition dialectique, de contradiction, de termes confrontés par une exclusion réciproque, mais de relatifs positifs, mis en "en tension" réciproque. » (Sauvagnargues, 2002 : 131) On montrera par exemple que, dans (1) sa dimension logique, la dynamique du réel se conçoit en distinguant le sens de la signification et selon le type de mouvement logique qui en décrit la manière de se produire, soit par enveloppement (pour le sens) et développement (pour la signification). Dans (2) sa dimension phénoménologique, elle se traduit par la différence entre devenir et devenu, tandis que dans (3) sa dimension ontologique la tension peut se comprendre par la distinction entre les forces virtuelles et les formes actuelles. Enfin, dans (4) sa dimension normative, la dynamique tensive se décrit en distinguant le mode mineur et le mode majeur du réel.

Il faut ajouter à cela que si cette séparation en quatre dimensions est éclairante et heuristique, on doit garder à l'esprit qu'il s'agit d'acquérir un vocabulaire permettant de procéder à l'étude des devenirs, que les termes utilisés s'éclairent mais aussi se répondent et se relancent les uns les autres, et enfin que d'autres dimensions et termes pourraient être retenus pour compléter le portrait. Surtout, on montrera que cette philosophie est de bout en bout *processuelle*, que ces couples conceptuels ne désignent pas des états fixés d'avance, plutôt : ils sont toujours *en train de se faire*. Au cœur de cette philosophie se trouvent donc deux processus différents et solidaires dans la *création* du réel : l'effectuation qui va du sens virtuel à la signification actuelle et la contre-effectuation qui va de la signification au sens. Et l'étude des devenirs peut se comprendre comme le désir de suivre au plus proche ce qu'il en est de la création dans les affaires humaines. L'ensemble de ce cadre théorique

¹ C'est de cette manière en tout cas qu'il faudrait comprendre l'« en deçà », compte tenu qu'il ne s'agit pas de penser une présence qui serait supposément plus fondamentale ou profonde. Il sera expliqué bientôt que l'en deçà virtuel est tout autant à fleur de peau que l'existence actuelle dans l'expérience réelle.

permettra d'envisager par la suite l'opérationnalisation de l'étude des devenirs d'un point de vue plus méthodologique. On abordera alors (1) l'*ethos* (ou l'attitude) du/de la chercheur.se qui veut extraire des devenirs, (2) le positionnement qui rend propice la détection des devenirs (et son rapport aux technologies), et (3) le saisissement des signes de démarcation, pensés comme des vecteurs de devenirs.

Postulats théoriques

La première dimension à aborder est celle de la logique, articulée en fonction de la dynamique tensive productrice du réel et selon le couple conceptuel sens-signification. La signification est ce qui se mesure, se généralise et se catégorise. Les lois/règles/normes, les habitudes/opinions/croyances, bref toute catégorisation relève du régime logique de la signification. La signification sert à identifier, à classer, à organiser et à ordonner. Pour expliquer la façon dont la signification se construit, on peut dire que son « mouvement logique » (Zourabichvili, 2003 : 4) est celui du *développement*. Étymologiquement en effet,

Le verbe [développer] a d'abord le sens spatial de « sortir (qqn. qqch) de ce qui l'enveloppe » et « étendre (ce qui était roulé sur soi-même) » [...]. [...] Le mot [...] est plus courant avec un sens temporel : il exprime d'abord le sens d'« exposer en détail » sur le plan du langage [...] puis « faire croître, faire prendre de l'extension à » [...], cette valeur antérieure pour *se développer* [...]. (Rey, 2006 : 1065)

À cette première définition du développement, on ajoute que l'*existence* des choses et des corps, des conceptions ont comme modes de production l'*étendue* (une plus ou moins grande extension) d'une unité (cette chose est discernable par rapport à une autre, elle a un nom et l'on tâche de s'en faire une représentation) et la *qualité* (plus ou moins grande persistance chronologique de certaines propriétés, un présent qui dure un certain temps). Toute fixité supposée première des significations n'est pourtant qu'une illusion issue de leur nature spatiotemporelle, car leur stabilité (en étendue comme en qualité) n'est que temporaire. Ce qui est en développement peut être appelé des *formes* et celles-ci sont en relation (interaction, mélange, organisation, etc.) entre elles. Et certes, leurs relations les font se transformer et changer, mais cela ne recouvre pas l'ensemble des mouvements logiques en présence, car le jeu des formes n'est que la partie *signifiante* du réel. Autrement dit, une philosophie qui se veut radicalement processuelle ne peut pas se suffire des relations de formes, car s'il est possible jusqu'à un certain point de les appeler des processus, ceux-ci ne décrivent néanmoins que les mouvements calculables (par probabilité) de développement (croissance-décroissance, extension-contraction, acquisition et perte de propriétés, etc.). Or, la perspective théorique que l'on veut mettre de l'avant postule qu'en deçà de la signification, il y a le *sens*, que celui-ci insiste dans celle-là et qu'il l'enveloppe.

Le sens n'est pas une signification cachée ou ultime, il diffère en nature de la signification. Alors que le mouvement logique de la signification est appelé « développement », on dira que celui du sens est l'enveloppement. L'enveloppement n'est pourtant pas le contraire du développement, ce n'est pas le même mouvement qui serait produit dans la direction inverse. Pour parvenir à définir l'enveloppement, il faut se défaire de la terminologie relative au développement. Ainsi, le mouvement d'enveloppement ne peut pas se concevoir à partir des formes qui auraient une extension et des

propriétés pour un certain temps. Les composantes du sens ne sont pas en interaction et ne se mélangent pas comme c'est le cas des formes, qui sont pour ainsi dire les composantes de la signification.

Alors que les formes sont toujours au moins partiellement discernables et décidables (par probabilité), les composantes du sens – les *forces* – sont prises dans un mouvement d'enveloppement qui les rend *indiscernables* (on ne peut pas en donner une signification distincte) et *indécidables* (on ne peut pas mesurer ou calculer ce qui résultera de leur rencontre). Autrement dit, le sens n'a pas d'identité préalable, il est constitutivement créé lors de son propre enveloppement : il enveloppe ses composantes de manière à ce qu'elles soient indiscernables entre elles, et il est enveloppé parce qu'il se constitue de ces mêmes composantes, cette formule résumant synthétiquement le mouvement logique du jeu des forces.

Compte tenu du mouvement logique qui caractérise le sens, la spatiotemporalité des forces qui le composent doit aussi être pensée différemment de celle des formes. Ainsi, l'espace des forces n'est pas extensif (une force ne se représente pas comme telle), il s'agit plutôt d'un *espace intensif*. Alors que l'extension se conçoit comme une mise hors tension, par le développement de formes (chaque forme est une et en relation avec de multiples autres formes), l'intensité se pense tout en tension, par l'enveloppement des forces, d'une telle manière qu'aucune des forces n'est discernable par rapport à une autre, c'est plutôt leur rencontre qui est constitutive du sens. Le sens n'est pas un ensemble fait de multiples formes, il est une *multiplicité* de forces rendues indiscernables par leur rencontre. Enfin, si l'espace des forces est intensif, leur temporalité est pensée comme étant *infinitive*, c'est-à-dire que le sens n'est jamais présent, il ne l'a jamais été (comme s'il avait pu être un présent passé) et ne le sera jamais (comme s'il pouvait être un futur présent). C'est le temps infinitif du verbe qui l'exprime, à ne pas confondre avec une supposée universalité. Le sens n'est jamais un *état* de quelque chose qui fut, qui est (présentement ou de tout temps) ou qui sera, mais il est un *devenir*, toujours autre, qui ne cesse d'insister dans l'état plus ou moins stable des formes signifiantes.

À cette étape de l'argumentation, il semble utile de rappeler que les études en communication sont pour une bonne part héritières de la réflexion sémiologique, notamment en ce qui concerne la production, la transmission et la réception des significations. Or l'étude des devenirs permet de voir sous un nouveau jour le procès communicationnel, en s'attardant à ce qui, dans la communication, se joue en deçà du rapport des significations entre elles, donc à ce qu'on pourrait appeler la rencontre des forces, qui ne sont pas tant signifiantes que *sensifiantes*, si l'on nous permet ce néologisme. La communication sensifiante – ou la rencontre des forces – s'apparente à une mise en résonance productrice de sens, sens qui en tant que tel n'appartient pas aux formes actualisées, mais insiste en elles. Alors que la communication signifiante – ou l'interaction des formes – concerne justement ce qui appartient aux formes et à leur développement, ce qui est transmis d'une forme à l'autre, à leur opposition dialectique et aux synthèses conjonctives ressortant de leurs mélanges et interactions, la communication sensifiante se pense plutôt en termes d'enveloppement et de variation d'intensité, elle amène moins à se pencher sur les changements des phénomènes qu'à l'événement qui les font entrer dans un devenir qui ne leur appartient pas.

Cela permet maintenant d'aborder la dimension phénoménologique du cadre théorique. On dit que le sens est un devenir, mais qu'est-ce au juste qu'un devenir ?

Le devenir n'est pas une progression, une évolution au sens darwinien : il ne s'agit pas de devenir plus, [...] mais de devenir moins, pour devenir autre. [...On] quitte un régime d'identification [...] pour entrer dans une zone d'indiscernabilité [...]. [...] *Devenir n'est pas changer* : le devenir nous fait quitter un territoire sans en retrouver de nouveau. (Le Garrec, 2010 : 37-38)

Toutes les caractéristiques que l'on a associées au sens s'appliquent au devenir, parce que ce n'est que la dimension d'analyse abordée qui change et qui fait passer du sens au devenir. Ainsi un devenir s'exprime à l'infinitif : « Tout le devenir est dans les verbes. [...] L'événement : [...] un verbe à l'infinitif, un effet sans présent, une singularité [...], mais non un état des choses. » (Zarifian, 2012 : 30) De plus, un devenir ne peut se concevoir que de manière intensive, c'est-à-dire qu'il n'a pas d'étendue et n'est pas en soi une qualité, un devenir n'est pas le passage d'un état à un autre (ce qu'il est commun d'appeler le changement), mais plutôt ce qui reste impliqué dans ce changement, ce qui ne cesse d'insister en deçà des formes qui sont, phénoménologiquement parlant, des *devenus*, c'est-à-dire que les formes sont comme l'effectuation d'un devenir : ce qui est devenu « [...] procède du devenir, consiste en une vue arrêtée sur le devenir » (*ibid.* : 31). De la même manière, on peut dire ainsi que la signification procède du sens.

Et c'est de l'indécidabilité que procède le décidable : « Le devenir s'impose à nous, sans que son cours ne soit déterminé. » (*ibid.* : 24) En résumé, « Le devenir [est] ce qui, d'une entité, exprime les mouvements et les devenirs rebelles. [Tandis que le devenu est] ce qui, de cette même entité, exprime les arrêts et les repos. » (*ibid.* : 26) Le cadre théorique adopté dans cet article est une radicale *désacralisation* (*ibid.*) de la forme, qui « [...] n'est plus qu'une modalité de l'existence, au lieu d'en constituer le fondement ou le déterminant » (*ibid.*). Car en effet, en termes ontologiques, les devenirs (les forces du sens) relèvent du mode d'être appelé le *virtuel*, tandis que les devenus (les formes signifiantes) relèvent du mode d'être de l'*actuel*. On doit donc s'attarder un instant à ce couple conceptuel, car il éclaire d'une nouvelle façon le propos.

La signification, les formes, bref ce qui est devenu (par un mouvement logique de développement), renvoie au mode d'être de l'actuel. Du point de vue de cette ontologie, s'il n'*existe* que ce qui est actuellement, il n'en reste pas moins que le sens, les forces, bref les devenirs (dont le mouvement logique de production est celui de l'enveloppement), *insistent* virtuellement dans l'actuel, sans pourtant exister comme tels. L'actuel se comprend plutôt aisément, parce que les façons courantes qu'a l'humain de percevoir ce qui l'entoure et de concevoir ce qu'il considère comme étant des pensées relèvent entièrement de ce mode d'être. Par contre, le mode d'être du virtuel peut porter à confusion, aussi faut-il le distinguer du possible et de l'abstrait :

[...] le virtuel n'est pas l'« abstrait » au sens courant du terme, ce qui ne serait pas actuel, mais serait une autre forme d'actualité, « ailleurs », dans un monde supérieur, différent. Virtuel et actuel cohabitent dans le même monde. [...] Le] virtuel n'est pas le possible, qui ne serait qu'une « coque » vide, abstraite, idéale, que viendrait remplir ensuite l'actuel, selon une ressemblance nécessaire de forme. [...] L']actuel est toujours accompagné d'une virtualité renouvelée [...]. (Le Garrec, 2010 : 199)

On précise que le virtuel n'est pas une somme de possibilités, réelles ou imaginées, d'actualités en attente de réalisation. Cette manière de concevoir le virtuel en ferait une image en négatif de l'actuel, image gardant avec elle une bonne partie de ses caractéristiques, moins sa « réalité empirique ». Or le virtuel n'est pas avant le réel, il n'est pas un ensemble de formes préalables à sa production, tel un ordre symbolique qui présiderait à l'empirie. Plutôt, c'est l'expérience empirique elle-même qui est faite de virtuel et d'actuel. Ce n'est pas parce qu'un état est venu à l'existence (étant *devenu*) que le devenir qui le précède logiquement cesse d'être réel. Pour comprendre la différence entre le virtuel et l'actuel, il faut se défaire d'un préjugé persistant consistant à concevoir le devenir à partir de l'organisation, du mélange ou de l'interaction de ce qui est devenu. Au contraire, rien ne pourrait être devenu sans qu'un devenir n'y soit engagé.

Mais peut-être que la plus grande difficulté rencontrée, pour parvenir à concevoir le virtuel, est épistémologique : alors que l'actuel est la production de formes qui agissent comme des solutions (résoudre, c'est mettre hors tension les problèmes par un mouvement de développement), le virtuel est ce qui fait positivement problème dans le réel. Il est pourtant d'usage de penser qu'un problème suppose une solution préalable et que celle-ci ne serait pour ainsi dire qu'à découvrir. Autrement dit, l'épistémologie a fait la belle part au procès communicationnel, du moins si l'on associe la communication à la recherche d'une solution, à l'atteinte de l'entente, celle-ci étant rétrospectivement présumée comme le sens qui était à dévoiler. Or le cadre théorique sur lequel peut s'appuyer l'étude des devenirs renverse cette conception et fait du virtuel (et donc des devenirs) le fond problématique, premier par rapport à toute solution, qui continue d'envelopper l'actuel, malgré la prégnance réelle et indubitable de ce dernier. C'est d'ailleurs pourquoi on peut dire qu'en performant une communication sensifiante, on « problématise » le réel, ce qui fait de cette communication une opération épistémologique.

Au fil de cette description des trois premières dimensions, le caractère tensif du système philosophique mis en place est apparu comme un premier trait décisif pour comprendre la dynamique au cœur du réel. Avant de décrire la quatrième et dernière dimension de cette approche, on voudrait préalablement mettre l'accent sur le deuxième trait important à relever, soit le caractère *processuel* – et plus précisément événementiel et créateur – du réel qui n'est pas fixé d'avance, mais toujours en train de se faire.

Entre le sens et la signification (le devenir et le devenu, le virtuel et l'actuel), il y a deux processus différents mais *solidaires* (Zourabichvili, 2003 : 14) l'un de l'autre dans la création du réel : l'*effectuation* (le sens *en cours* d'actualisation dans la signification) et la *contre-effectuation* (l'effort de remonter au sens d'où procède la signification). Pour conceptualiser l'étude des devenirs, il faut convenir que ce sont ces processus qui sont au fondement du réel et que sans eux il n'y aurait ni virtuel ni actuel.

Il s'agit d'une philosophie événementielle, dès lors que l'on comprend que ces deux processus constituent la structure de tout événement. Il faut d'emblée spécifier qu'un événement ne se réduit pas à une occurrence dans le cours chronologique de l'histoire. Chaque occurrence actuelle peut être le signe de la répétition d'un événement, celui-ci étant dans ce cas plusieurs fois en cours d'actualisation, ce qui ne veut pas dire pour autant que l'identité réelle de l'événement se situerait dans une supposée abstraction (qu'il serait d'ailleurs erroné d'appeler « virtuelle »). La particularité de

ce système conceptuel est de postuler que tout événement est d'emblée processuel, c'est-à-dire que son être est fait d'actualités et de virtualités en cours de création. Chaque répétition actuelle de l'événement (une forme signifiante « devenue ») est aussi la réaffirmation de l'événement virtuel et problématique d'un devenir. La part virtuelle d'un événement n'est pas un bassin de possibilités, plutôt : de nouvelles possibilités sont créées lorsqu'il se produit une remontée vers le sens de l'événement :

[...] l'événement n'est pas une simple réalité ontologique extérieure [...]. L'événement deleuzien est en effet toujours double, il frappe toujours deux fois : dans son effectuation spatio-temporelle, puis dans [... sa] contre-effectuation. Contre-effectuer, c'est précisément se hisser à la hauteur du surcroît événementiel [...]. [...] La contre-effectuation [...] se prolonge donc dans l'expérience des devenirs [...] : on ne s'élève pas à la hauteur de ses événements sans s'aventurer vers des chemins inconnus. (Le Garrec, 2010 : 75)

D'une part, le processus d'effectuation consiste en l'annulation de l'intensité du sens, la mise hors tension des forces dans des formes signifiantes. Sans cette annulation, rien n'*existerait*, tel un pur chaos de forces s'enveloppant les unes dans les autres à vitesse infinie. D'autre part, dégager le sens, ou expérimenter un devenir, est une *contre-effectuation*. Il ne s'agit pas comme tel d'une « virtualisation », car on ne peut dégager le sens qu'à partir de ce qui est actualisé. Le sens n'est pas dans un « autre monde », il se produit par et dans l'expérience réelle. L'expérience n'est pas abstraite (ou seulement possible), elle est concrète et doit s'ancrer dans ce qui est devenu. La contre-effectuation se fait à partir d'une effectuation et produit à son tour une nouvelle effectuation.

Or, il n'est pas aisé de « [...] conquérir le “surcroît” événementiel » (*ibid.* : 74), de dégager le sens d'un devenir, et il est bien plus facile, voire commun et économique de reprendre les mêmes formes préalablement actualisées. Lorsque l'effectuation d'un devenir se *désolidarise* de sa contre-effectuation, il se produit une réification des formes actualisées et donc une *perte de sens*. C'est alors que l'événement se fixe de manière à couvrir et à étouffer sa propre essence en tant que devenir. Tout événement n'apparaît plus pour ainsi dire que comme une occurrence d'un devenir dégradé. Dans ce qui suit, on reprendra plus en détail cet état d'un réel désolidarisé (partiellement ou totalement) de sa part virtuelle, état de constance qu'il est aussi possible d'appeler le mode majeur du réel et que l'on distinguera du mode mineur associé à des pratiques contre-effectuantes (ou *minoratives*).

La description que l'on vient de faire de la philosophie processuelle sous-jacente à l'étude des devenirs montre bien que ce type d'étude s'applique au réel et ne se préoccupe pas de distinguer les SHS des autres sciences. Or, la quatrième dimension à aborder concerne plus particulièrement les affaires humaines, car elle renvoie aux normes. Cela fait en sorte le couple conceptuel mineur-majeur est la pierre d'assise du type d'étude que l'on veut mettre de l'avant. Bien entendu, ce couple est d'abord une autre manière de décrire la dynamique tensive, mais cette fois on y ajoute des considérations éthiques. On note d'emblée que :

[...] une minorité ne se définit pas au sens quantitatif, comme moins nombreuse qu'une majorité. Mineur et majeur sont les pôles paradigmatiques des devenirs. La majorité peut être quantitativement « peu nombreuse ». Elle correspond à un type de devenir, mieux : à une absence de devenir. « Il n'y a pas de devenir majoritaire, majorité n'est jamais un devenir » (*Mille plateaux*, p. 134). Pourquoi ? Parce que la majorité est l'état figé [de l'actuel] [...], là où les identités sont fixes, où le pouvoir domine au centre. À l'inverse, « il n'y a de devenir que minoritaire » (p. 134). Pourquoi ? Parce que la minorité est le processus même du devenir [...]. (*ibid.* : 38-39)

Sauvagargues pour sa part soutient que le couple mineur-majeur peut être considéré comme l'articulation d'une « épistémologie de la norme » (Sauvagnargues, 2002 : 130) : « La norme majoritaire concerne la position de l'universel comme “système homogène et constant” [citation imbriquée de Deleuze] [...] » (*ibid.* : 131) Le mineur quant à lui « [...] qualifie un exercice de minorité, de *minoration* qui déséquilibre les normes majeures d'une société » (*ibid.* : 127). Le mode mineur n'est donc pas simplement un exercice de l'imagination, non plus un modèle normatif alternatif, ni enfin une forme de vie en marge des formes majeures, même si les marginalisés peuvent parfois être dans une position propice à l'expérimentation de pratiques minoratives. On ne saurait non plus associer le mineur à la création d'espaces utopiques, car ce qui est *autre*, d'un point de vue deleuzo-guattarien, travaille de l'intérieur les normes majoritaires. La minoration est une contre-effectuation qui cherche à dégager le sens insistant en deçà des significations ou des normes actualisées (les manières de faire légitimées et institutionnalisées) :

Le devenir-mineur ne devance pas l'actualité, mais s'échappe au contraire du présent, en traçant une ligne de fuite sociale, qui conteste la norme actuelle, sans pour autant valoir elle-même pour la norme de demain, ni d'ailleurs souhaiter conquérir cette posture majeure. (*ibid.* : 130)

En effet, le sens étant un devenir, il ne peut ni se substituer aux formes majeures ni les dominer. Il ne s'agit pas pour autant de produire des actes marginaux, mais plutôt de *contrer* l'enfermement dans des formes en les *faisant fuir* :

Fuir, ce n'est pas du tout renoncer aux actions, rien de plus actif qu'une fuite. C'est le contraire de l'imaginaire. C'est aussi bien faire fuir, pas forcément les autres, mais faire fuir quelque chose, faire fuir un système comme on crève un tuyau... Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes [...]. (Deleuze et Parnet, 1996 : 47)

Le processus de contre-effectuation a pour rôle de problématiser, de mettre en crise (autrement dit, de « faire fuir ») les formes en cours d'actualisation. Ce processus redonne à l'événement une puissance de faire exister, il permet d'*expérimenter* des actualisations différentes de celles régulées par les formes majeures. La contre-effectuation revitalise l'existence en remontant au devenir :

[...] les devenirs, loin de ressortir au rêve ou à l'imagination, sont la consistance même du réel [...]. [...] On n'abandonne pas ce qu'on est pour devenir autre chose (imitation, identification), mais une autre façon de vivre et de sentir hante ou s'enveloppe dans la nôtre et la « fait fuir ». (Zourabichvili, 2003 : 29-30)

Alors que le mode majeur *enferme* les humains dans une forme signifiante d'individu et de société, selon certaines valeurs institutionnalisées, le mode mineur *ouvre* à des forces productrices de sens. Étant en mode mineur, il n'est plus question de donner une signification aux manières d'agir et d'être des individus ou des collectivités, mais de sentir le sens les envelopper dans un devenir-autre. Sur ce point, Zarifian explique que la contre-effectuation est toujours un effort à renouveler et que ce processus d'ouverture et de revitalisation de la puissance d'exister n'est en rien donné d'avance :

Le sens est rare et fragile à la fois, en particulier, dans un société réglée sur de multiples formes sociales de domination, face à la profusion des significations établies qui envahissent et totalisent l'espace intersubjectif, et qui poussent davantage à la reproduction et à la passivité qu'à l'initiative. (Zarifian, 2012 : 12)

Le couple majeur-mineur montre que l'étude des devenirs est une « critique problématisante ». Par cette expression, on veut à la fois témoigner de l'affinité de cette recherche avec les études critiques, soucieuses de participer à la production sociale en s'y engageant activement, mais aussi montrer comment elle s'en distancie en posant que les significations procèdent du sens et que la tâche des chercheur.ses est notamment de faire surgir le problème du phénomène à l'étude pour ainsi remonter au devenir qui insiste dans ce qui est devenu, c'est pourquoi la « [...] priorité doit être donnée aux sens nouveaux qui naissent de la contre-effectuation des événements » (*ibid.* : 13). On reviendra sur ce point dans la deuxième partie qui suit, car il s'agira d'établir les bases méthodologiques ainsi que l'attitude à adopter en tant que chercheur.se engagé.e dans un processus de création.

Postulats méthodologiques

La méthodologie vise à opérationnaliser l'étude des devenirs. Premièrement, on réfléchira à l'*ethos* du/de la chercheur.se, c'est-à-dire aux traits caractérisant l'attitude, à la fois politique et méthodologique, du/de la chercheur.se de devenirs, son rôle et ses manières de faire qui lui permettent de véritablement *créer* des connaissances scientifiques problématisantes. Deuxièmement, cela amènera à traiter de la position d'observation et du rapport à la technique qui sont particuliers à ce type d'étude, en intégrant la notion deleuzo-guattarienne d'*observateur partiel*, reprise aussi par Stengers, et qui éclaire en outre sur le caractère expérimental de ces recherches. Troisièmement, on verra de quelle manière l'étude des devenirs peut se penser comme une enquête, à ceci près que tout symptôme (ou démarque) sera évalué non pour découvrir ce à quoi il renvoie (par exemple, une signification cachée), à ce qui s'est passé (recherche de son essence) ou à ce qui devrait arriver (dans une optique téléologique), mais plutôt pour ce qu'il témoigne en lui-même d'*infinif*, c'est-à-dire de *devenir-autre*, donc penser le symptôme comme ce par quoi une ligne de fuite se produit.

Le/la chercheur.se voulant étudier les pratiques minoratives doit pouvoir lui ou elle-même se concevoir comme un.e expérimentateur.trice au sein du paradigme qui joue pour lui ou elle un rôle « majeur » et normatif, c'est-à-dire régulateur des significations possibles et justifiées. Au sujet de la sociologie par exemple, Zarifian affirme qu'elle est en train de *pourrir*, « [...] alors qu'elle occupe, institutionnellement, une place toujours dominante. Cela crée une atmosphère assez malsaine, une situation verrouillée [...]. » (*ibid.* : 7-8) Or, en sociologie comme en communication, si l'on veut pouvoir suivre des devenirs, alors il faut d'abord « [...] affronter des significations socialement établies, une manière conformiste de penser, parler et agir, en fonction des conventions et règles

existantes » (*ibid.* : 12). Deleuze et Guattari soulignent eux aussi le caractère normatif du discours scientifique qui devient dominant, majeur, de même que la nécessité d'une science mineure : « [...] l'entreprise scientifique [majeure] de dégager des constantes et des relations constantes se double de l'entreprise politique de les imposer à ceux qui parlent, et de transmettre des mots d'ordre » (Deleuze et Guattari, 1980 : 128). Néanmoins, « [...] la science mineure ne cessera pas d'enrichir la majeure, en lui communiquant son intuition, son cheminement, son itinérance, son sens et son goût de la matière, de la singularité, de la variation » (*ibid.* : 605). Enfin, certes « La science majeure a perpétuellement besoin d'une inspiration qui vient du mineur ; mais le mineur ne serait rien s'il n'affrontait les plus hautes exigences scientifiques, et ne passaient [*sic*] par elles. » (*ibid.* : 607) En somme, l'activité scientifique performe elle aussi, normativement et poliquement parlant, une dynamique tensive que le couple conceptuel mineur-majeur aide à comprendre.

Suivant cela, trois traits semblent résumer l'*ethos* du/de la chercheur.se en étude des devenirs : la critique, la création et l'intégration. Le premier trait, bien défini ci-haut, est qu'iel soit engagée dans une lutte contre l'orthodoxie des « techniciens » de la science, afin de se faire lui-même créateur.trice, cela révélant le deuxième trait qui devrait caractériser l'attitude du/de la chercheur.se : « La création se fait dans des goulots d'étranglement. [...] Si un créateur n'est pas pris à la gorge par un ensemble d'impossibilités, ce n'est pas un créateur. [...] Si l'on n'a pas un ensemble d'impossibilités, on n'aura pas cette ligne de fuite, cette sortie qui constitue la création [...]. » (Deleuze, 1990 [1985] : 182-183) Il en va même de la vitalité de la science, car si l'efficacité des technicien.nes de la science est souvent, et de loin, supérieure à celle des expérimentateur.es – que Stengers appelle aussi les *scientifiques-poètes* (Stengers, 1995 [1993] : 188) –, il n'en demeure pas moins que sans ces dernier.ères, l'activité scientifique tend à se scléroser :

La science descend de la virtualité chaotique aux états de choses et corps qui l'actualisent, toutefois, elle est moins inspirée par le souci de s'unifier en un système actuel ordonné que par un désir [...] de fouiller les potentiels pour saisir et entraîner une partie de ce qui la hante, le secret du chaos derrière elle, la pression du virtuel. (Deleuze et Guattari, 1991 : 147)

On peut dire alors que le/la chercheur.se doit parvenir à dégager cette « pression du virtuel », en saisissant et en entraînant dans sa recherche les potentialités que les formes actualisées et leur expression dans des propositions scientifiques n'ont pas encore exprimées. Cet acte demeure incertain et difficile à produire. Car s'il faut « [...] être attentif aux événements et aux contre-effectuations, que les acteurs, à leur occasion, opèrent, comme au sens qui est ainsi provoqué » (Zarifian, 2012 : 12), il reste « [...] que ces événements ne se révéleront pas facilement à la connaissance, qu'ils seront absorbés par des énoncés qui banalisent le cours des choses » (*ibid.*). Enfin, le troisième trait caractérisant l'attitude du/de la chercheur.se rappelle que la rigueur scientifique se mesure au final à la capacité d'intégrer dans les significations actuelles – dans la science majeure – cette pression du sens, intégration sans laquelle on ne peut tout simplement parler ni de développement ni de science : « [...] les singularités [les devenirs] sont [alors] jugées au nom d'une "forme" qui a le pouvoir de les rendre intelligibles, de les "intégrer", et donc de leur conférer un statut intrinsèque par où elles peuvent être déduites ou anticipées » (Stengers, 1995 [1993] : 175). On en comprend que l'intégration fait sortir le/la chercheur.se de son rôle de poète pour en faire un *scientifique-juge*, celui-ci devant « [...] réussir à faire admettre que la réalité qu'il a fabriquée est susceptible de porter un témoignage fiable » (*ibid.* : 188). À ce moment néanmoins, on sort de la stricte étude des devenirs, qui est par définition une

« science » mineure, pour la faire interagir avec ce qui, selon les circonstances, peut faire figure de science majeure et qui complète ainsi l'activité, pour la rendre scientifique.

Puisque l'*ethos* du scientifique-juge consiste à intégrer les résultats de ses expérimentations à un paradigme fiable, cela révèle le caractère interprétatif du procès communicationnel qui est à l'œuvre dans la démarche scientifique. En effet, il s'agit d'une communication signifiante, car elle sert à « faire admettre », à légitimer, ou encore à produire des résultats qui doivent apparaître signifiants. L'*ethos* associé au scientifique-poète renvoie quant à lui à une pratique contre-effectuante, révélant le caractère expérimental de cette *praxis* communicationnelle sensifiante, toujours « alégitime » (sans légitimité, tout en n'étant pas pour autant jugée non légitime). C'est pourquoi le/la chercheur.se en communication peut voir dans l'étude des devenirs une stratégie épistémologique intéressante pour renouveler son domaine de recherche.

On peut encore se poser autrement la question de la tâche du/de la chercheur.se : comment produire une proposition scientifique problématisante dans le cadre précis de l'étude des devenirs? Il semble que cela implique deux éléments se condensant dans sa formulation. On doit d'abord substituer à la question « qu'est-ce que ça signifie? » une autre question, celle du sens : « [...] les questions "qu'est-ce qui se passe?", "comment ça marche?" prennent un ascendant définitif sur "qu'est-ce que ça veut dire?": non pas le renoncement au sens, mais au contraire sa productivité, dans une refus de la confusion sens-signification » (Zourabichvili, 2003 : 31). Ensuite, l'étude scientifique des devenirs s'attardant à ce qui est *en cours* d'actualisation *lors* d'une contre-effectuation, le regard du/de la chercheur.se doit se porter sur le passage d'un devenir en potentiels appropriés par les phénomènes à l'étude. Il s'agit

[...d']une opération de dépotentialisation [... par laquelle peut] se développer une chose ou un corps (intégration). En général, un état de choses n'actualise pas un virtuel chaotique sans lui emprunter un *potentiel* [...]. Il puise dans le virtuel qu'il actualise un potentiel qu'il s'approprie. (Deleuze et Guattari, 1991 : 116)

Les propositions capables de rendre compte de *ce qui se passe* lors de l'appropriation d'un potentiel par un phénomène qui, en l'intégrant, parvient à se développer, sont considérées comme des expressions *anexactes* : « [...] l'anexactitude n'est nullement une approximation, c'est au contraire le passage exact de ce qui se fait » (Deleuze et Guattari, 1980 : 31). D'où l'intérêt de faire intervenir l'expression « devenir- », parce qu'elle permet, dans les meilleurs cas, de rendre compte de *ce qui se fait*, bien que ce soit la description de ce qui se fait et non son abstraction qui compte.

On a dit que le/la chercheur.se en étude des devenirs doit être capable d'exprimer dans ses propositions l'insistance d'un devenir, de même que l'appropriation qui en est faite par le phénomène en cours d'actualisation. Mais comment cette personne peut-elle justement ressentir ce devenir et se mettre à la place du phénomène? Il faudra alors faire intervenir dans ce qui suit un autre aspect méthodologique, soit celui de la position de l'observateur.trice (à distinguer de la subjectivité de la personne) et du rapport à la technique dans la détection des devenirs. Pour ce faire, on s'intéressera aux travaux de Stengers, particulièrement au déplacement de sens qu'elle effectue sur le rapport classique entre sujet et objet, car cela influence fortement la conception que l'on peut avoir de la position méthodologique à adopter pour « observer » un devenir. En partant de l'idée que

l'expérimentation est aussi la création d'une « fiction problématisante » du réel actualisé, on montrera que le sujet mis en scène dans cette fiction et subissant l'expérience décrite est en quelque sorte la position d'observation que le/la chercheur.se doit adopter. Tandis que le dispositif technique utilisé pour permettre cette rencontre, entre l'observateur.trice et le devenir à étudier, doit être conçu comme le lieu d'un rendez-vous et pas seulement comme l'instrument du/de la chercheur.se.

Dans son article « Science-fiction et expérimentation » Stengers propose un rapprochement entre le travail de l'auteur.trice de science-fiction et celui du scientifique qui construit un véritable problème, c'est-à-dire qui cherche à dégager le sens d'un phénomène. Selon elle, la création d'un problème est une sorte de fiction expérimentale, et non un simple exercice de l'imagination. De plus, Stengers adopte d'emblée un point de vue éthique sur le rapport du/de la chercheur.se à ce qu'il énonce, lorsqu'il se donne la tâche de problématiser ce qui est devenu pour remonter jusqu'au devenir :

[...] *un auteur engagé dans les risques propres à la science-fiction* n'instrumentalise pas la fiction au service de ses thèses. C'est au contraire *la fiction* qui *le force* à donner à ses thèses le pouvoir de le mettre en risque, et qui suscite des lecteurs exigeants, habilités à penser avec lui et donc capables de juger s'il s'est porté à la hauteur des exigences de la situation qu'il a proposée. Ou plutôt qui se propose à travers lui. (Stengers, 2000 : 99)

Pourquoi la fiction forcerait-elle « un auteur engagé dans les risques propres à la science-fiction » « à donner à ses thèses le pouvoir de le mettre en risque » ? Pour Stengers, il faut reconnaître et assumer que la fiction expérimentale a une incidence réelle sur la description des phénomènes, précisément parce que ce qui est à l'étude est justement pris dans une fiction expérimentale ou, pour le dire autrement, il est pris dans un devenir-autre.

Cette posture d'expérimentation consiste en effet à considérer la fiction comme ayant le pouvoir de « [...] mettre les chercheur.ses] en risque par ce à quoi ils s'adressent » (*ibid.* : 104). Pour mieux comprendre ce qui amène Stengers à proposer ce rapprochement entre ce que l'on appelle l'étude des devenirs et le travail expérimental d'une certaine science-fiction, on doit souligner qu'elle entend « [...] affirmer le caractère primordial de l'événement expérimental tout en contestant la hiérarchie des sciences fondée sur le modèle théorico-expérimental » (Stengers, 1995 [1993] : 149). Autrement dit, elle se demande comment étendre la singularité des pratiques expérimentales à d'autres champs d'application, tout en critiquant l'aura d'objectivité dont se parent les sciences expérimentales. Stengers remarque d'abord que la distinction entre sujet et objet a longtemps permis de penser le rapport à la science :

La conception classique du sujet et de l'objet est le produit d'une division polémique. Le sujet « libre » est celui qui s'est purifié de l'opinion, une fois pour toutes. Il sait n'avoir affaire qu'à des objets, dont le mode d'existence est absolument distinct du sien propre. Il sait comment se rapporter à ces objets, au sens en tout cas où ce rapport ne doit rien avoir de commun avec la manière dont il se rapporte à un autre sujet. D'une manière ou d'une autre, le pouvoir, l'initiative, la question, sont du côté du sujet, l'objet étant du côté de la « cause », de ce à propos de quoi les sujets discutent et passent jugement. (*ibid.* : 150)

Et c'est dans ce contexte que le laboratoire est jadis apparu comme la figure par excellence du tribunal où la « cause » de l'objet est discutée. De ce point de vue classique, le laboratoire serait le lieu de définition des conditions du témoignage de l'objet ainsi que de sa mise à l'épreuve : « Le laboratoire, où les conditions du témoignage de l'objet sont définies et où celui-ci est mis à l'épreuve, est la figure par excellence de ce tribunal, lieu où le prévenu est entendu selon les catégories qui permettront de passer jugement. » (*ibid.*) Dès lors se pose la question de savoir qui, du sujet et de l'objet, devrait être mis à l'épreuve pour décider quels énoncés renvoient plutôt à la science qu'à la fiction.

Or Stengers propose de modifier le sens de la distinction entre sujet et objet, pour ne plus attribuer au sujet le droit de connaître l'objet, mais à l'objet le pouvoir de mettre le sujet à l'épreuve, la question devenant à ses yeux moins celle de savoir lequel de deux énoncés qui réfèrent à un même objet est le « bon », que celle de savoir sur qui la mise à l'épreuve doit porter. Ainsi, « [...] la distinction entre le sujet et l'objet [...] est reconnue non comme un droit, mais comme un vecteur de risque, un opérateur de “décentrement” ». Elle n'attribue pas au sujet le droit de connaître l'objet, mais à l'objet le pouvoir (à construire) de mettre à l'épreuve le sujet. » (*ibid.* : 151) On assiste ainsi à une modification importante de ce rapport, où ce n'est plus le sujet qui pose les questions et l'objet qui y répond. L'objet à connaître n'est pas relatif au pouvoir d'un sujet connaissant, ni d'ailleurs au pouvoir socialement construit d'une communauté de chercheur.ses. Plutôt, l'objet à connaître est le devenir problématique qui insiste dans un « sujet » dont la forme actualisée (que l'on prend malencontreusement pour l'objet lui-même) n'est que la part devenue du devenir. Deleuze parle à ce titre de « sujet larvaire », que Jean-Claude Dumoncel résume bien en expliquant que « Sous forme de larve il [le sujet larvaire] représente en quelque sorte un sujet d'avant le sujet, un état embryonnaire de l'organisme ou de la personne. » (Dumoncel, 2002 : 469 n.b.p. 3) Deleuze pour sa part note que

[Le virtuel est un é]trange théâtre fait de déterminations pures, agitant l'espace et le temps, agissant directement sur l'âme, ayant pour acteurs des larves [...]. Ces lignes abstraites [les forces virtuelles] forment un drame [l'effectuation] qui correspond à tel ou tel concept [scientifique], et qui en dirige à la fois la spécification et la division. C'est la connaissance scientifique, mais ce sont aussi les choses en elles-mêmes qui dramatisent. Un concept [scientifique] étant donné, on peut toujours en chercher le drame. (Deleuze, 2002 [1968] : 137)

Ces « acteur.trices » des devenirs sont les mêmes dont Deleuze dit qu'ils sont ceux ou celles capables de contre-effectuer les événements. Or, quand Stengers propose de déplacer le couple classique sujet-objet à l'intérieur d'une science vraiment expérimentale, elle reprend d'une certaine manière ce « sujet d'avant le sujet », sujet-expérimenteur. C'est pourquoi elle peut dire que « La dynamique du “faire exister” et celle de la preuve ne sont plus affaire de pouvoir [du sujet envers l'objet], mais affaire de processus qu'il s'agit de *suivre*. » (Stengers, 1995 [1993] : 163-164) On comprend ici que les processus à suivre par ce sujet sont les devenirs agissant à titre de conditions empiriques d'existence de ce qui est devenu. Autrement dit, tout change lorsque les *conditions de production de connaissance* sont en même temps les *conditions de production d'existence* des objets en métamorphose (*ibid.* : 165). Cette autre manière de penser la dynamique sujet-objet soulève de nouveaux enjeux éthiques de légitimité :

Toute question scientifique, puisqu'elle est un vecteur de devenir, engage une responsabilité. « Qui es-tu pour me poser cette question ? » ; « Qui suis-je pour te poser cette question ? », ce sont les interrogations auxquelles ne peut échapper le scientifique qui sait irréductible la liaison entre production de savoir et production d'existence. (*ibid.* : 167)

La responsabilité du scientifique vis-à-vis la construction d'une position de sujet-expérimentateur (« quelle est la légitimité de la position adoptée ? ») est fondée sur l'obtention ou non d'une capacité esthétique de *sentir* les devenirs qui animent le phénomène à l'étude : « [...] esthétique désigne d'abord une production d'existence qui relève de la *puissance de sentir* : puissance d'être affecté par le monde sur un mode qui n'est pas celui de l'interaction subie, mais d'une double création de sens, de soi et du monde. » (*ibid.*) La position d'expérimentation diffère de deux autres positions classiques en recherche : « Il n'est plus d'abord question de critique, il ne s'agit plus non plus de trouver une position neutre, ou de se mettre "à la place de l'autre". Ce qui importe est d'accepter d'apprendre à travers l'épreuve que l'autre impose. » (Pignarre et Stengers, 2005 : 68) Or d'un point de vue méthodologique, cette position s'apparente à celle des « [...] "observateurs partiels" dont les affections et les perceptions construisent et explorent les conséquences d'une hypothèse mettant le monde contemporain au risque de la fiction » (Stengers, 2000 : 105). L'*observateur partiel* (nous gardons l'expression au masculin, traitant l'expression comme un concept) serait la position que doit adopter le/la chercheur.se voulant se mettre à la place du phénomène qui, dans une posture « larvaire », expérimente les devenirs qui le font exister.

On a dit que la tâche du/de la chercheur.se est de dégager le sens qui insiste en deçà d'une forme majeure. Et si l'on comprend par là que l'« Expérimentation désigne donc d'abord ici la dimension de "pathos" distinguée de l'activité libre » (*ibid.* : 100), alors c'est que pour expérimenter il faut adopter la position d'un.e *observateur.trice* capable d'être enveloppé.e du devenir qui fait exister l'objet :

[...] le rôle d'un observateur partiel est de percevoir et d'éprouver, bien que ces perceptions et affections ne soient pas celles d'un homme, au sens couramment admis, mais appartiennent aux choses qu'il étudie. L'homme n'en ressent pas moins l'effet [...], mais il ne reçoit cet effet que de l'observateur idéal qu'il a lui-même installé comme un golem dans le système de référence. (Deleuze et Guattari, 1991 : 124)

En ce sens, ce n'est pas tant l'observateur.trice « réel » qui compte (le/la chercheur.se), mais la position qu'il adopte ou qu'il construit pour parvenir à étudier un devenir. Et pour Stengers, cette position implique de se « mettre en risque » (Stengers, 2000 : 99), c'est-à-dire « [...] occupe[r] un "point de vue" [...] pour faire exister et explorer les risques auxquels ce point de vue l'expose » (*ibid.*). L'expérimentation est effectivement une mise en risque, car elle cherche plutôt à dégager les devenirs qu'à expliquer les devenus. Le défi est d'occuper la position de contre-effectuation dans laquelle le phénomène devient lui-même sujet larvaire : « L'enjeu du travail actif du/de la scientifique est de rendre possible la dimension de passivité essentielle à l'"expérimenter", le moment où le scientifique attend, sachant qu'il a fait tout ce qu'il a pu, mais qu'il appartient à ce à quoi il s'adresse de disposer de sa proposition. » (*ibid.* : 107) Le « sujet », en tant que position conditionnant la production de connaissances, et à qui l'objet pose la question de sa légitimité, n'est pas un sujet connaissant, il est au contraire celui qui se donnerait comme matière au devenir en cours d'actualisation.

Comme l'indique Éric Alliez, « [...] la rupture avec l'idéal d'intelligibilité de la dynamique classique exige, pour être consommée, que la partialité [il faudrait dire la "partialité"] des observateurs manifeste autre chose qu'une limite de la connaissance ou une subjectivité de l'énonciation scientifique » (Alliez, 1993 : 52). Pour procéder à une étude des devenirs, on doit se défaire de l'impasse épistémologique entre relativisme et objectivisme, ce que dit en quelque sorte Stengers lorsqu'elle définit la tâche d'observer, d'un point de vue expérimental :

Observer, ici, n'est pas le fait d'un sujet [actualisé], et le caractère partiel de l'observateur ne traduit ni son caractère partiel, impliquant une impartialité possible, ni son caractère insuffisant, impliquant un idéal de perfection pratiquement inaccessible. Partiel renvoie au caractère sélectif de l'observation, une sélection qui n'est pas subie [par l'observateur réel, le scientifique] mais doit être effectuée [...] par la laborieuse mise au point du détecteur qui fera exister de manière fiable les observables que l'observateur partiel a pour rôle de percevoir et d'éprouver. (Stengers, 2000 : 103)

Les « observables » sont ici les forces, les devenirs desquels procèdent les devenirs en cours d'actualisation. Il est en outre intéressant de noter la distinction faite par Stengers entre la position méthodologique de l'observateur partiel et le « détecteur » – c'est-à-dire le dispositif technique – qui concrétise cette position. Dans une entrevue, Stengers répond, à la question « Comment interpréter ce qui se passe dans un détecteur ? », que « La détection est un lieu de rendez-vous, pas un lieu de production d'effet. » (Stengers, 1997a) Ce rendez-vous est celui de l'observateur partiel rencontrant le devenir, ce dernier le questionnant sur sa légitimité : « Es-tu à même de sentir ce que tu cherches à expérimenter ? » La technologie de détection doit donc être en phase avec la position d'observation qui *sélectionne* certains traits plutôt que d'autres, au risque de tout simplement manquer ce qui se passe, de manquer le devenir en cours de contre-effectuation. Et s'il arrive que le corps du/de la chercheur.se puisse jouer le rôle de détecteur (ainsi pourrait-on physiquement et psychiquement adopter la position de l'observateur partiel et l'on deviendrait les acteurs des événements²), il n'est pas dit pour autant que le détecteur en SHS doive absolument être le corps-esprit du/de la chercheur.se. Selon ce qu'il s'agit d'étudier, d'autres dispositifs techniques peuvent mieux jouer ce rôle.

Il ressort de cela que la position d'expérimentation et la technique utilisée (manière d'agir et technologie en place) doivent être intimement liées entre elles de façon à ce que le/la chercheur.se puisse capter ou même vivre une expérience de contre-effectuation : « [...] une technique [...] s'expérimente, et ne vaut que dans la mesure où elle est efficace, où elle rend possible ce qu'elle ne peut pourtant expliquer : l'événement d'un devenir capable de penser et sentir sur un mode qui échappe aux généralités demandant l'adhésion » (Pignarre et Stengers, 2005 : 179). Il y a dans toute pratique contre-effectuante un aspect technique, car il s'agit en effet de matérialiser les devenirs. Ainsi, « [...] *la sensation* [de même que le sens] *se réalise[nt] dans le matériau, et n'existe[nt] pas hors de cette réalisation* [...], mais aussi c'est] *le matériau qui passe dans la sensation* » (Deleuze et Guattari,

² Se pose alors la question méthodologique que les ethnologues et les chercheurs en communication interculturelle rencontrent : « Comment étudier un groupe humain différent sans mettre en risque sa propre identité sociale et culturelle, ont toujours su les ethnologues, qui parlent de la tentation du "go native", comme ils disent, de connaître un devenir qui vide de son sens le projet de "rapporter" à ceux qui ne sont plus, dès lors, des "collègues" ce qui a été appris. » (Stengers, 1991 : 14)

1991 : 182-183). Autrement dit, l'extraction d'un devenir engage elle aussi des techniques (des pratiques et des objets techniques), mais alors celles-ci doivent se comprendre comme le matériau qui passe dans le sens.

Bref, la mise en place d'un observateur partiel et d'un dispositif technique (qui crée le lieu où peut être rencontré un devenir par cet observateur) devrait donc constituer un « milieu » propice à la rencontre du sens. Surgissent ici plusieurs questions qu'on ne peut pas traiter dans le présent article, mais qui intéresseraient assurément les chercheurs en études médiatiques, car la notion de milieu renvoie justement à ce qu'on pourrait appeler la dimension médiatique de la vie humaine et sociale, dans une perspective intermédiaire où l'on interroge notamment les dispositions techniques (ou l'habitat) qui rendent possible la revitalisation du sens dans les affaires humaines. Bien que l'on s'en tienne ici seulement à l'aspect méthodologique de la question, il n'en demeure pas moins que l'ensemble du propos dans cette section soulève de nombreuses interrogations qu'il serait possible d'associer à une réflexion autour du rapport entre la technique et le vivre-ensemble.

Cette manière d'intégrer la technique dans l'étude des devenirs amène du moins à dire que la question de la technique doit être abordée d'une manière différente qu'elle ne l'est habituellement dans la littérature qui traite du poids axiologique que traînent avec elles les technologies utilisées dans le cadre de recherches scientifiques. De même que, du point de vue de Stengers et de l'étude des devenirs, la question du pouvoir doit être posée différemment (se demander ce que l'objet problématisant peut faire subir au sujet l'observant [l'observateur partiel] et non ce que le sujet réel et les institutions qu'il représente amènent comme bagage de signification faisant figure d'autorité pour catégoriser l'objet d'une manière plutôt que d'une autre), le rapport à la technique doit faire l'objet du même renversement. Stengers souligne à ce titre que « [...] les scientifiques [...] sont bien plus des trouble-fête que des alliés intéressants pour le pouvoir car ils s'intéressent précisément à ce que le pouvoir, lorsqu'il s'adresse aux sciences théorico-expérimentales, fait oublier "au nom de la science" (Stengers, 1995 [1993] : 164). La question de la technique ne doit pas être réduite à ce que celle-ci transporte avec elle comme *valeurs*, comme s'il y avait d'un côté la constatation des faits et de l'autre côté le/la chercheur.se partielle et ses instruments construits en fonction de sa partialité. En se fondant sur les thèses de Guattari, Stengers propose une modification du sens de la distinction entre valeur et fait, ce qui l'amène en outre à parler de « l'invention d'une pratique » ou encore de la « création d'un rapport de capture » pour décrire différemment la mise en place d'un *dispositif technique d'observation*, c'est-à-dire de la conjugaison d'un détecteur et d'un observateur partiel :

Seuls, sans doute, sur terre, les humains agissent « au nom de valeurs » et les opposent alors aux « faits ». Mais, pas plus pour les humains que pour les non-humains, la *création de valeur* ne peut, quant à elle, fonctionner dans ce registre d'opposition. L'invention d'une pratique ou la création d'un rapport de capture relèvent [... d'une] nouvelle constellation d'« univers de valeur » « qu'on détecte en même temps qu'on les produit, et qui se trouvent être déjà là, de tout temps, dès qu'on les engendre » [citation imbriquée de Guattari]. [...] La notion de « valeur » telle que je l'utilise ici, et telle que Félix Guattari l'utilise dans *Chaosmose*, ouvre au contraire la question de ce que nous présupposons chaque fois que nous mettons en scène la sélection en tant qu'explication. (Stengers, 1997b : 67)

Le premier déplacement de sens opéré par Stengers sur le couple sujet-objet est donc doublé d'un déplacement de sens sur le couple valeur-fait : de la même manière que le sujet n'est plus le/la chercheur.se mais plutôt la position méthodologique d'observation grâce à laquelle il parvient à *sentir* le devenir en cours d'actualisation, les valeurs ne sont plus celles de la communauté (scientifique) d'appartenance du/de la chercheur.se mais plutôt celles créées lors de la *détection sélective* produisant cet « univers de valeur ». L'accent n'est plus mis sur les présuppositions du/de la chercheur.se devant le phénomène « neutre » à expliquer, mais sur les présuppositions internes de l'*expérience* produite par lui, lors de cette expérimentation, ce pourquoi on peut aussi dire que l'étude des devenirs se pense épistémologiquement comme un *perspectivisme interne*, en opposition à un *perspectivisme externe* pour lequel les valeurs seraient celles que le/la chercheur.se projette sur l'objet. Enfin, cette création axiologique (*ibid.*) est exactement ce que Stengers a aussi appelé une *fiction expérimentale*, celle que le/la chercheur.se doit produire pour être capable de dégager le sens du devenir d'où procède ce qui est devenu.

Le/la chercheur.se en étude des devenirs est, on l'a dit, un.e inventeur.trice, un.e créateur.trice, mais iel est aussi un.e *enquêteur.trice*, car iel traque des démarques, terme défini dans ce contexte précis comme des *vecteurs de devenirs*, grâce auxquels le réel plus ou moins stable en vient à « fuir ». Il faut prévenir le/la lecteur.trice que si Deleuze et Guattari ont établi, dans *Mille Plateaux*, des définitions sémiotiques particulières des termes suivants : indice, symptôme et démarque, il reste qu'à d'autres endroits ces mêmes mots sont utilisés plus ou moins indistinctement. Ce qui compte ici, c'est plutôt de comprendre ce sur quoi doit porter l'attention du/de la chercheur.se, s'iel veut arriver à dégager le sens qui insiste dans ce qui est en train de se faire. Dans ce qui suit, on tentera de montrer quelles sont les principales caractéristiques de ces éléments porteurs de transformation.

Si le symptôme est habituellement associé au régime de la signification, sa redéfinition dans une logique du sens implique alors un renversement conceptuel, afin qu'on lui enlève certains traits et qu'on lui en attribue de nouveaux. Cela apparaît clairement dans le travail psychanalytique de Guattari, comme le note justement Sauvagnargues :

Considérer le symptôme comme une essence donnée, dont on pourrait exhaustivement restituer le contenu, en le reconduisant à son origine supposée [...] ou structurelle et signifiante, relève des deux modes imaginaires et structurels de l'interprétation que Guattari conteste. Il ne s'agit pas non plus de le projeter vers un point de résolution dans un avenir supposé [...] qui l'orienterait téléologiquement. Il n'a ni cause, ni fin. Peu importe que le symptôme, fragment cinétique, ne nous dise ni d'où il vient, ni vers quoi il se dirige : car son rôle opératoire n'est pas lié aux termes statiques de son trajet, départ et arrivée, selon une conception obsolète du mouvement qui le réduit à ses stations de repos, il est trajectoire, devenir. (Sauvagnargues, 2010 : 112)

On note d'abord que le symptôme perd sa capacité de « renvoi » (à une origine, à une signification générale, à une occurrence future, etc.), pour acquérir un rôle opératoire, celui de souligner une trajectoire de fuite, un devenir. Un déplacement similaire est fait par Deleuze, quand il veut distinguer la marque de la démarque :

Suivant la relation naturelle, un terme renvoie à d'autres termes dans une série coutumière telle que chacun peut être « interprété » par les autres : ce sont des *marques* ; mais il est toujours possible qu'un de ces termes saute hors de la trame, et surgisse dans des conditions qui l'extraient de sa série ou le mettent en contradiction avec elle, en quel cas on parlera de *démarque*. (Deleuze, 1983 : 274)

Ce type de signe a comme particularité de ne pas se laisser interpréter via des habitudes (qu'elles soient naturellement produites ou conventionnellement construites). Or, s'il est toujours possible de rabattre sur ces démarques des interprétations pré-établies, cette facilité d'esprit n'est pour ainsi dire qu'une malencontreuse tendance herméneutique qu'il faut combattre, si l'on veut performer une étude des devenirs :

Il ne s'agit pas de les interpréter. Il s'agit bien plutôt de situer leur trajectoire pour voir s'ils sont en mesure de servir d'indicateurs de nouveaux univers de référence, qui pourraient acquérir une consistance suffisante pour provoquer un tournant dans la situation. (Guattari et Rolney, 2007 [1986] : 323)

Si les symptômes « indiquent » quelque chose, c'est la nouveauté elle-même qui est par là pointée, toute indécidable qu'elle puisse être. Le symptôme est lui-même actif, opératoire, il provoque, par sa force d'indication, une fuite dans ce qui s'actualise. Il est « Pensé comme rupture, comme crise qui “prend” consistance au présent de l'analyse [...] ». (Sauvagnargues, 2010 : 99-100), et « [...] qu'on ne pourra saisir qu'en fonction de l'onde de choc qu'il provoque, à partir de son choc initial, *kairos*, instant décisif d'actualisation, [...] il sert à expérimenter des devenirs » (*ibid.* : 111). N'est-ce pas déjà en quelque sorte ce que Deleuze notait dans *Différence et répétition* ? : « [...] nous devons condenser toutes les singularités, précipiter toutes les circonstances, [...] dans une sublime occasion, *Kairos*, qui fait éclater la solution comme quelque chose de brusque, de brutal et de révolutionnaire » (Deleuze, 1968 : 246). Cette tâche que Deleuze annonce sous le signe de la nécessité vitale (nous *devons*) est un appel à l'*amor fati*, c'est-à-dire être digne de ce qui nous arrive ou, en ce qui concerne l'activité scientifique, être digne de ce qui arrive aux phénomènes à l'étude.

En somme, se rendre disponible à ces occasions sublimes implique de la part du/de la chercheur.se : (a) d'affronter de manière critique les significations qui tendent à fixer le réel dans des problèmes-types qui empêchent de telles occasions de surgir, (b) de chercher activement ce qui est porteur de transformation en se rendant sensible, via différents détecteurs si nécessaire, à ce que peuvent vivre les phénomènes s'appropriant des potentiels, et (c) d'arriver à capter les signes particuliers qui ne renvoient pas par exemple à une signification cachée qui serait à découvrir, mais qui opèrent eux-mêmes de nouvelles trajectoires révélant un devenir qui insiste dans le réel en train de se faire.

Conscient que cette première ébauche de l'étude des devenirs demeure abstraite et demande aussi à être complétée, il sera possible pour le/la lecteur.trice d'en concrétiser les thèses par divers cas retrouvés directement chez Deleuze et Guattari, ainsi que dans des recherches plus récentes, spécialement dans le domaine des recherches médiatiques et culturelles, que ce soit en analyse sémiologique des productions médias – c'est entre autres lors de ses études sur le cinéma que Deleuze

s'intéresse aux démarques – ou dans les recherches concernant les modes « majeurs » de régulation des sociétés capitalistes et les mouvements sociaux de résistance qui pourraient peut-être se comprendre dans certains cas comme des pratiques contre-effectuantes. On pense malgré tout que les chercheur.ses pourront dès maintenant s'appuyer sur ce document, afin de produire des analyses qui, espère-t-on, participeront à revitaliser les sciences humaines et sociales. Plus encore, on voudrait que cet article déclenche un dialogue fécond avec d'autres perspectives, afin que l'étude des devenirs puisse étayer d'autres enjeux qu'elle couvre, trouver des points de jonction avec des théories déjà utilisées, répondre à d'éventuelles objections, réviser ses positions, ou encore mieux qu'elle parvienne à résister activement aux formes institutionnalisées de la recherche, en les faisant fuir de toute part!

BIBLIOGRAPHIE

- Alliez, É. (1993). *La signature du monde ou qu'est-ce que la philosophie de Deleuze et Guattari?*, Paris : Cerf.
- Centre national de ressources textuelles et lexicales [Cnrtl]. (2005-). *Le Trésor de la Langue Française informatisé*. Repéré à : <http://www.cnrtl.fr>
- Deleuze, G. *Différence et répétition*, Paris : Presses universitaires de France.
- Deleuze, G. (2002 [1968]). « La méthode de dramatisation ». *L'île déserte et autres textes, textes et entretiens 1953-1974*, Paris : Minuit, p. 131-177.
- Deleuze, G. (1983). *Cinéma 1. L'image-mouvement*, Paris : Minuit.
- Deleuze, G. (1985). *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris : Minuit.
- Deleuze, G. (1990 [1985]). « Les intercesseurs ». *Pourparlers 1972-1990*. Paris : Minuit, p. 165-184.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris : Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*, Paris : Minuit.
- Deleuze, G. et Parnet, C. (1996). *Dialogues*. Paris : Flammarion.
- Dumoncel, J.-C. (2002). « Ontologie des notions nomades. Whitehead et le problème primordial de la métaphysique ». *Les Études philosophiques*, 4(63), p. 457-473.
- Guattari, F. (1992). *Chaosmose*, Paris : Galilée.
- Guattari, F. et Rolnik, S. (2007 [1986]). *Micropolitiques*, Paris : Les Empêcheurs de penser en rond
- Le Garrec, M. (2010). *Apprendre à philosopher avec Deleuze*, Paris : Ellipses.
- Pignarre, P. et Stengers, I. (2005). *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*, Paris : La Découverte.
- Rey, A. (dir.). (2006). *Dictionnaire historique de la langue française. I-III*. Paris : Dictionnaires Le Robert.
- Sauvagnargues, A. (2002). « Art mineur - Art majeur : Gilles Deleuze », *Espaces Temps. À quoi oeuvre l'art ?*, (78-79), p. 120-132.
- Sauvagnargues, A. (2010), « Les symptômes sont des oiseaux qui cognent du bec contre la fenêtre », *Chimères*, 1(72), p. 99-113.

- Stengers, I. (1991). « La question de l'auteur dans les sciences modernes » *Littérature. Science et littérature*, (82) p. 3-15.
- Stengers, I. (1997a). « Isabelle Stengers. "Inventer une écologie des pratiques" », Repéré à : <http://www.larecherche.fr/savoirs/autre/isabelle-stengers-inventer-ecologie-pratiques-01-04-1997-69210>
- Stengers, I. (1997b). *La guerre des sciences. Cosmopolitiques I*, Paris : La Découverte/Les empêcheurs de penser en rond.
- Stengers, I. (2000). « Science-fiction et expérimentation », *Philosophie et science-fiction*, (sous la dir. de Guy Bouchard et al.), Paris : Vrin, p. 95-113.
- Stengers, I. (1995). *L'invention des sciences modernes*, Paris : Flammarion.
- Zarifian, Philippe (2012). *Sociologie du devenir. Éléments d'une sociologie générale*, Paris : L'Harmattan.
- Zourabichvili, F. (2003). *Le vocabulaire de Gilles Deleuze*. Paris : Ellipses

Résumé :

S'il n'est pas courant d'entendre parler de l'étude des devenirs, c'est entre autres parce qu'aucune présentation pédagogique n'en a été faite jusqu'à maintenant. Certes, il est de plus en plus commun de voir poindre par exemple, çà et là en sciences humaines et sociales, les noms de Gilles Deleuze et Félix Guattari, auteurs dont on peut dire qu'ils ont rendu saillante l'importance d'étudier les devenirs. Mais si l'on veut saisir rapidement ce qu'il s'agit d'étudier et comprendre comment procéder à ce type de recherche, il peut être difficile de s'y retrouver. Il s'agira alors dans cet article de modestement contribuer à établir quelques bases théoriques et méthodologiques pour ces études, afin d'acquérir un vocabulaire commun pour les décrire et en permettre l'application concrète.

Mots clés : Étude des devenirs ; science ; théorie ; méthodologie

Abstract :

It is truly uncommon to hear about the study of becomings. Perhaps because no text has made it easy to comprehend the subject matter as of yet. Of course, names like Gilles Deleuze and Felix Guattari are quite popular in social sciences. Those authors are well known for their analysis of becomings. Still, it's hard to quickly grasp the meaning of this kind of research. This article can be thought of as a modest contribution for establishing some theoretical and methodological principles to this type of study. In this way, we can share a vocabulary that allows its concrete application.

Keywords : Study of becomings ; science ; theory ; methodology